

Tokyo et (est?) la mort du lieux.

Les villes ont l'avantage de concentrer les interactions sociales qui sont une des sources de l'innovation et de la créativité. De nos jours, les grands auteurs, les scientifiques vivent en majorité dans les grandes métropoles. Mais, pouvons-nous encore affirmer que les villes façonnent leurs auteurs d'une façon idiosyncratique. Où sommes-nous dans une ère du copier-coller, où le lieu est vide de sens. Nous allons prendre l'exemple de Tokyo pour voir où les mégalo-poles créatrices de connaissances nous mènent.

Tokyo, ayant seulement 1.5 million habitants en 1900, a vu une croissance impressionnante. Elle est aujourd'hui la plus grande mégalo-pole du monde avec 33,600,000 habitants -autant que la population du Canada-. Elle est souvent vue comme la ville du futur. Pendant ce processus, les modes de vie se sont transformés, et toutes les contradictions de la culture urbaine contemporaine sont apparues. Sacchi nous présente quelques exemples :

«...les dimensions moyennes d'un logement sont de 55m², [...] 5% est réservé aux parcs contre 30% à Londres, [...] 75% des travailleurs passent plus d'une heure par jour dans les transports ; plus de 70% dorment moins de 6 heures par nuit ; 41% des couples mariés se parlent moins de 15 minutes par jour [...] et 10% ne se parlent pas du tout. Le cout de la vie est 50% supérieur à celui de New York [...] la vie moyenne d'un édifice est de 26 ans [...]. ».

Y vivre devient aussi 'l'art de vivre' dans le labyrinthe. Les systèmes autoroutiers et ferroviaires sont extrêmement développés, ils ont une empreinte très forte dans la ville, de plus, ils sont visibles à plusieurs niveaux. Ils s'entrelacent entre les bâtiments comme un roller-coaster flottant dans la ville. L'architecture, verticale, innovante et dominante comme nul part ailleurs, devient l'outil pour des projections d'images et autres informations électroniques qui (re)-passent sans arrêt.

La région métropolitaine de Tokyo est aujourd'hui un « non-lieu », et tend à l'être toujours un peu plus. Il n'y a aucun repère traditionnel ; il n'y a que du vide rempli par la construction de masse : dans chaque coin de la ville on repère des grandes surfaces, des distributeurs automatiques, pas seulement d'argent, mais de toutes choses imaginables. On y trouve les éléments spatiaux identiques à toutes les villes modernes: la place centrale avec un McDonalds, les commerces de grandes marques identiques jonchant les centres villes, les autoroutes avec les drive-in et stations essences, les grandes ensembles d'habitations à la périphérie de la ville.

Dans cette jungle de béton émerge ce qu'on appelle les non-lieux. Un lieu qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique. Il n'est pas anthropologique : il ne se réfère, ni s'intègre avec les lieux existants. Ils sont autant d'espaces d'aliénation humaine. Pourtant, on serait tenté de dire qu'on en est devenu dépendant pour conduire nos vies contemporaines. Ils sont des espaces identiques entre eux, des espaces sans identité particulière, des espaces qui se rassemblent de plus en plus.

Est-ce que leur omniprésence présente un menace pour l'être urbain? Est-ce que ces espaces homogènes sont producteurs d'individus sans identité? Allons-nous construire de la connaissance totalement détachée du lieu où elle est créée? La question reste ouverte...